

ami; on l'a essayé sans cesse, mais on n'y a jamais réussi; on a été constamment déçu; un autre a eu la chance de rencontrer un ami; on est soi-même disponible, mais personne ne vient.

Ces réflexions présentent la communication comme un *processus* objectif qui peut vous arriver ou pas, comme un événement extérieur; comme si un ami vous revenait de droit, au même titre que des biens matériels; comme si la disponibilité allait de soi et que le manque d'un ami était comme celui d'une chose. *Trouver* un ami, ce n'est pourtant pas un processus passif; il a lui-même son fondement dans l'existence virtuelle. Il se prépare au niveau phénoménal, tant en assumant le risque de la communication qu'en répugnant à l'anticiper, et en ayant la loyauté de ne pas confondre un contact purement social découlant de plaisirs et d'intérêts communs avec la communication. Ce processus se prépare également lorsqu'on fait, tôt déjà, l'expérience douloureuse de la solitude, en se préservant et en sachant attendre. Le contraire de tout cela fait obstacle à la genèse d'une vraie communication. Celle-ci est rendue impossible dès qu'on arrive avec des idéaux objectifs et fixes. La communication avec une existence libre demande qu'on évite tous les critères définitifs. Toute mise à l'épreuve reste secondaire et n'est qu'un moyen, non une condition de la communication. L'exigence instinctive selon laquelle les autres devraient être comme des dieux et des saints empêche toute communication. Seul celui qui vit dans une tension intérieure, entre une grande ouverture à la réalité et la virtualité d'un sérieux absolu, trouve un ami.

Mais si, content de moi, j'attribuais à *mon mérite* la découverte de l'ami et ma communication avec lui, je sombrerais dans une non-vérité encore plus profonde et je les perdrais à vrai dire tous les deux; je n'ai pas à m'attribuer le mérite de ce qui, en dernier ressort, ne dépend pas de moi seul. Et même, il se peut que l'existence absolue ait une force plus grande encore lorsque le bonheur ne lui est pas échu.

En cette origine, il ne peut être question ni de faute ni de mérite. On ne saurait *se justifier* de ne pas avoir d'ami – car c'est toujours aussi de ma propre faute – ni *légitimer* la prétention d'être meilleur parce que j'en ai un – car il a bien fallu qu'intervienne aussi quelque chose qui ne dépend pas de moi. Tout ce qui est existentiel est en dehors des réalités objectives, que je peux vouloir ou ne pas vouloir selon mes fins. La communication, unique dans son historicité, constitue un tout qui ne s'établit pas alors que je suis déjà moi-même et pour que j'aie quelque chose de plus: c'est seulement en elle que je deviens véritablement moi-même; mais en tant que tout non objectif, elle n'a pas de cause. La communication est origine de l'existence; dans la mesure où elle dépend de ma liberté, j'ai en elle ma part de mérite ou de faute. Je peux, par légèreté, sacrifier le germe qui s'y développe et passer outre, ou vivre de sorte que ce germe dépérisse bientôt. Lorsque la communication est rompue ou avortée j'éprouve des sentiments de culpabilité; lorsqu'elle s'accomplit, j'ai aussi conscience de ne l'avoir pas mérité, elle est comme un cadeau reçu sans que je comprenne comment; si elle ne se réalise pas, j'ai conscience d'une solitude nullement définitive, à travers laquelle, ayant vraiment tenté de la rompre, je me crée moi-même un ami dans la transcendance même.

b) *Étroitesse historique de la communication.* On dirait que chacun a un droit sur chacun. Si j'oppose un refus à la volonté qu'un autre aura de communiquer

avec moi, c'est à moi que revient la faute; en sens inverse, l'engagement dans une communication véritable implique l'exclusion d'autres virtualités. Je ne peux pas atteindre tous les hommes.

Mais je détruis déjà la communication si je la recherche avec le plus grand nombre de gens possible. Si je veux donner leur dû à tous, c'est-à-dire à chacun de ceux que je rencontre, je remplis ma vie de futilités et je me refuse, au nom d'une virtualité universelle imaginaire, à la virtualité chaque fois unique, dans l'étroitesse de son historicité.

L'origine de la conscience de l'être dans la communication ne va pas sans l'étroitesse objective de sa manifestation, et la culpabilité inéluctable qui en découle; pourtant c'est en elle aussi que l'étendue peut s'ouvrir dans son authenticité.

### Eclaircissement de la communication existentielle

Contre la tendance à se suffire à soi-même, à se contenter du savoir de la conscience en général, contre l'opiniâtreté de l'individu, contre la pression d'une vie fermée sur elle-même, contre l'abandon de soi à la tradition établie des formes de vie coutumières, la philosophie veut éclairer la liberté qui, face à la menace permanente du solipsisme ou de l'universalisme empirique, nous fait saisir originellement l'être par la communication. Cette philosophie fait appel à moi du fond de moi pour que je reste ouvert, puis pour que je considère comme absolu le lien qui s'actualise dans la communication. Elle cherche à *sauvegarder la virtualité* que le solipsisme et l'universalisme de la conscience en général nient, détruisant tout espoir.

1. SOLITUDE – UNION. Si je viens à moi, cette communication, c'est à la fois être moi et être avec l'autre. Si je ne suis pas, aussi, indépendant en tant que moi-même, je me perds totalement dans l'autre; la communication alors s'abolit en même temps que je m'abolis. A l'inverse: si je commence à m'isoler, cette communication s'appauvrit et se vide; dans le cas-limite où elle viendrait à se rompre absolument, je cesse d'être moi-même parce que je me suis dissipé jusqu'à me réduire à un vide ponctuel.

Être seul, ce n'est pas la même chose qu'être sociologiquement isolé. L'homme appartenant à une civilisation primitive et dépourvu d'une conscience de soi indépendante qui se trouve exclu de sa communauté, continue à vivre intérieurement dans cette communauté, ou alors il ressent obscurément le désespoir du non-être. Il n'est solidaire ni au sein de la communauté ni lorsqu'il en est banni, parce qu'il n'est pas un être-soi.

Ce n'est que dans la claire conscience propre aux civilisations développées qu'on peut dire: être soi, c'est être solitaire, mais de telle façon que solitude n'implique pas encore être-soi; la solitude en effet est conscience d'être prêt pour l'existence virtuelle, qui ne s'actualise que dans la communication.

La communication s'établit à chaque fois entre deux êtres qui se lient, mais qui doivent rester deux – qui se rapprochent à partir de leur solitude, mais qui pourtant ne connaissent la solitude que *parce qu'ils* sont en communication. Je ne peux pas devenir moi-même sans entrer en communication, et je ne peux pas

entrer en communication sans être solitaire. A chaque fois que la communication abolit la solitude, il s'en forme une nouvelle qui ne peut disparaître sans que je disparaisse moi-même en tant que condition de la communication. Je dois vouloir la solitude si j'ose être moi-même du fond de mon origine propre, et donc entrer dans la communication la plus profonde. Certes, je peux renoncer à moi et, faute de distance, me fondre en l'autre; mais comme le cours d'eau non endigué s'écoule sans force en un faible ruissellement, il en va de même pour le moi qui refuse la dureté de l'être-soi et de la distance.

Dans la vie, l'existence virtuelle ne peut abolir la polarité entre le don enthousiaste de soi et la tenue sévère du moi dans la solitude; elle ne fait que se mouvoir entre ces deux pôles selon une trajectoire dont l'origine et la destination restent obscures. Si je me refuse à accepter la solitude pour avoir à la surmonter toujours à nouveau, je choisis soit de me dissiper dans le chaos, soit de me fixer dans des formes et sur des rails impersonnels; si je ne veux pas risquer le don de moi, je m'anéantis en un moi figé, vide.

Une inquiétude persiste néanmoins dans la vie du sujet; elle ne se dissipe par instants que pour renaître aussitôt sous d'autres formes. Ce mouvement n'est pourtant pas répétition sans fin dans un ballonnement sans espoir; l'existence virtuelle y prend au contraire une direction et un essor dont le but et le fondement, sans avoir d'évidence pour personne, s'éclairent pour l'existence dans l'acte transcendant.

*Cette communication dans la solitude est contestée* par certains, dont la position fondamentale lui est originellement étrangère: une telle communication ne serait, selon eux, que la tentative sans espoir d'établir une communauté des solitaires; un être-soi obstiné ne ferait que se fermer à la vérité qui réside dans une communauté authentique; solitaire par sa propre faute, il s'inventerait une philosophie lui donnant l'illusion d'avoir des compagnons de solitude. Or, à la question: qu'est-ce donc qu'une communauté authentique? il faut répondre: ce qui peut être un lien entre tous les hommes. Il peut s'agir soit de la vérité révélée, à laquelle une communauté des fidèles doit se soumettre dans l'obéissance, soit de l'idée d'une juste organisation du monde, ou encore du rassemblement exclusif de toutes les forces d'un Etat-nation en une puissance dirigée par une seule volonté, ou d'une démarche conquérante pour façonner le monde en vue du bonheur de tous, etc. L'homme devrait abdiquer son être-soi: si je me mets au service du tout, je suis dans une vraie communauté; être soi, c'est être sans soi.

*Les uns et les autres*, qu'ils épousent l'attitude philosophique à l'égard de la communication ou qu'ils s'y opposent, sont convaincus de la vérité du principe selon lequel *est vrai ce qui fonde une communauté*. La religion et la philosophie sont également d'accord pour dire que sur ce qui se comprend par le seul entendement, ne peuvent s'établir que des communautés illusives, n'ayant en commun qu'un savoir objectif. Ce qui est rationnellement compréhensible n'est, en vérité, que le moyen terme à l'aide duquel se crée une communauté reposant sur ce qui ne l'est pas, et qui, par lui, devient de plus en plus clair au cours d'un processus infini. Ce qui n'est que rationnellement compréhensible est un savoir qui n'engage à rien parce qu'il s'impose à distance de l'être-soi; les liens de la communauté se relâchent lorsqu'il devient prioritaire. Si tout devenait

rationnellement clair comme de l'eau de roche, la communication sous sa forme communautaire disparaîtrait.

Les voies *divergent* en ce qui concerne le lieu et l'origine de ce fondement de la communauté qui n'est plus réductible au rationnel. Pour un sujet social philosophe, il réside dans la réalité effective de l'être-soi de personnes se rencontrant en fait; pour un sujet social obéissant, il réside dans la révélation objectivement fixée de Dieu, ou dans la justesse d'une conception du monde imposée d'autorité comme celle du marxisme. Ou bien j'accorde à la réalité historique de ma communication avec des hommes en chair et en os, dont l'être-soi me permet d'être moi-même, un plus grand crédit qu'à ce que je peux entendre proclamer en fait de vérité objective; ou alors je laisse ma communication virtuelle avec certains êtres humains se fondre en un amour du prochain généralisé à tous reposant sur un amour que j'ai pour Dieu en dehors de tout monde, ou sur une conscience obscure, rationnelle et néanmoins incompréhensible, de la destination de l'humanité. Ou bien j'affronte sans cesse le risque de la solitude pour gagner mon être-moi dans la communication, ou bien je me suis aboli définitivement en un autre être.

La divergence *s'approfondit* selon l'attitude qu'on adopte devant l'éventualité d'une *communauté de tous*. Certes, l'observation empirique vérifie toujours à nouveau la vérité du principe selon lequel une chose a d'autant moins de substance qu'elle est comprise par plus de gens. Mais comme la vérité philosophique présuppose que tous les hommes sont virtuellement l'autre avec lequel s'impose l'exigence d'une communication, elle ne peut renoncer à son appel: la vérité la plus profonde est celle que tous les hommes pourraient comprendre, de sorte qu'ils formeraient une seule communauté. Devant ce dilemme se fait le partage des attitudes fondamentales: entre celle qui veut imposer l'unité par la force et se satisfait de la compréhension la plus superficielle, voire d'une obéissance sans compréhension; et celle qui, au nom de la vérité, refuse toute anticipation trompeuse et reconnaît donc la situation de fait telle qu'elle est, dépassable seulement par une communication véritable, au cours d'un processus dont on ne voit pas la fin. La communauté, dont l'ordre rend possible notre vie empirique, doit certes avoir des buts compréhensibles pour tous. Mais cette communauté n'est justement pas celle dans laquelle j'acquies la conscience de l'être véritable; elle est l'ordre du monde des hommes, dans lequel reste possible un respect mutuel entre des positions qui ne deviennent pas compréhensibles les unes pour les autres, et où persiste la tâche de se rapprocher toujours davantage par une communication qui ne cesse de s'élargir.

La virtualité de l'existence dans la tension entre solitude et communication implique un choix, qui n'est pas conçu comme étant généralement valable pour chacun; mais il est absolu pour l'être-soi, du fait que par lui il s'empare de l'être qui lui est accessible dans l'être humain.

2. OUVERTURE - ACTUALISATION. Dans la communication, je m'ouvre à moi-même en même temps qu'à l'autre.

Or, s'ouvrir ainsi, c'est en même temps, pour le moi, s'actualiser réellement en tant que soi. Si je m'imagine, par exemple, que cela revient à mettre en évidence des traits de caractère innés, je tourne le dos à la virtualité de l'existence, qui doit encore se créer en se dévoilant et en devenant claire pour elle-même. Pour la

pensée objective, certes, ne peut paraître à découvert que ce qui est déjà là *au préalable*. En revanche, se rendre manifeste, et par là même, produire son être, c'est comme tirer quelque chose du néant; et il ne peut donc pas s'agir d'une réalité purement empirique. Si j'adopte le point de vue selon lequel je suis tel que je suis né, je peux au cours de ma vie découvrir mes prédispositions, mais je reste ce que je suis, – je me comporte comme un psychologue qui m'observerait et j'admets d'avance qu'une connaissance empirique me permettrait de dire bien à l'avance ce que je suis. Et il en va bien ainsi pour ce qui est de mes prédispositions et de mes qualités; les connaître est nécessaire si je veux m'orienter dans ma situation. Mais lorsqu'elle *décide*, la conscience de *l'existence virtuelle* s'approprie ces données; chercher à en avoir une connaissance claire n'est qu'une condition préalable de l'ouverture existentielle par laquelle devient clair dans le monde, non seulement ce que je suis en tant que sujet empirique, mais ce que je suis moi-même. Dans la perspective de ce dévoilement, lorsque je reconnais les limites réelles que me fixent les données de ma situation, je ne fais qu'acquérir le matériau nécessaire à une actualisation d'un autre ordre. C'est pourquoi, aucun savoir n'étant définitif, la reconnaissance de telles données n'exclut pas du même coup la possibilité, invraisemblable du point de vue empirique, de dépasser toute limite. – *La volonté existentielle d'ouverture* implique deux exigences apparemment opposées: faire une clarté impitoyable sur le réel empirique et pouvoir par là même devenir ce que je suis dans l'éternité; accepter les chaînes de ce que la réalité empirique a d'inéluctable, et être libre, en se l'appropriant, de le transformer; reconnaître que je suis ce que je suis et rejeter toute manière d'être donnée une fois pour toutes.

Cette volonté d'ouverture se risque tout entière dans la communication, par laquelle seule elle peut s'actualiser: elle ose livrer toute manière d'être particulière donnée parce qu'elle sait que c'est ainsi seulement que son existence propre vient à elle-même. La volonté de se fermer (en se masquant, en se construisant des défenses protectrices) n'admet qu'une communication feinte et ne se risque pas: elle confond les données empiriques de son être avec son être éternel, et elle s'efforce donc de les préserver. Pour lui, s'ouvrir serait s'anéantir, alors que pour l'être-soi, s'ouvrir, c'est s'emparer et dépasser ce qui n'est qu'empirique en faveur de l'existence virtuelle. En m'ouvrant, il est vrai, je me perds (en tant que sujet empirique donné), mais pour me conquérir (en tant qu'existence virtuelle); en me fermant, je me préserve (en tant que donnée empirique), mais je me perds forcément (en tant qu'existence virtuelle). Ouverture et réalité existentielle sont dans un rapport tel qu'elles semblent mutuellement s'engendrer à partir du néant et ne tenir que par elles-mêmes.

Le processus de cette actualisation par l'ouverture de soi ne s'accomplit pas dans l'isolement, mais seulement avec l'autre. En tant qu'être individuel, je ne suis pour moi-même ni dévoilé, ni actuel. *Le processus par lequel je m'ouvre* dans la communication est ce combat qui ne ressemble à nul autre et qui est en même temps *amour*.

3. COMBAT PAR AMOUR. Cette communication est amour, mais non l'amour aveugle, indifférent à la qualité de son objet. C'est l'amour combattant, qui se veut lucide. Il met en question, il crée des difficultés, il exige; du fond de son existence virtuelle, il se saisit de l'autre existence virtuelle.

Cette communication est combat. C'est le combat que l'être humain singulier livre pour l'existence, à la fois pour la sienne et pour celle de l'autre. Alors que la lutte pour la vie recourt à n'importe quelles armes, que la ruse et le mensonge y sont inévitables, face à un autre qu'on traite en ennemi – qui n'est que l'autre absolu, opposant une résistance semblable à celle de la nature –, il s'agit, dans le combat existentiel de quelque chose d'infiniment différent: d'une ouverture totale, de l'exclusion de toute puissance et de toute supériorité, de l'être-soi de l'autre aussi bien que du mien. Dans ce combat les deux partenaires osent se montrer et se laisser mettre en question sans aucune réserve. Si l'existence est virtuelle, elle va se manifester dans cette conquête de soi (qui ne devient jamais objective), au fil d'un combat où l'on se donne soi-même (don qui devient en partie objectif sans qu'il s'explique jamais au niveau des motivations empiriques).

Le combat de la communication implique *une solidarité* incomparable. Elle seule permet cette mise en question extrême du fait qu'elle en assume le risque, en fait une cause commune et répond avec l'autre de son issue. Elle limite le combat à la communication existentielle qui est toujours le secret de deux personnes, si bien que ce peuvent être les amis aux yeux du public les plus proches qui luttent le plus résolument pour l'existence, en un combat où profits et pertes leurs sont communs.

Ce combat pour l'ouverture comporte *des règles*: on ne recherche jamais la supériorité ni la victoire; si elles devaient intervenir, elles seraient ressenties comme une perturbation et une faute et il faudrait les combattre à leur tour. On met cartes sur table et on ne réserve rien par calcul. On recherche la transparence réciproque, non pas seulement dans les contenus objectifs, mais aussi dans les méthodes de l'interrogation et de la lutte. Chacun pénètre en soi avec l'autre. Le combat n'est pas livré entre deux existences; c'est un combat commun contre soi et contre l'autre, qui ne cherche que la vérité. Il ne peut se dérouler que sur un pied d'égalité. S'il y a inégalité dans les instruments techniques du combat (savoir, intelligence, mémoire, résistance à la fatigue), tous deux rétablissent l'égalité en s'offrant réciproquement tous les atouts dont ils disposent. Mais l'égalité implique que chacun rende la tâche existentiellement aussi difficile que possible, tant pour soi que pour l'autre. L'esprit chevaleresque, les facilités accordées à l'autre ne se justifient ici que comme une sécurité aménagée passagèrement, d'un commun accord, pour des périodes limitées de détresse, telles qu'il s'en présente au cours de notre vie empirique. Si ces précautions deviennent constantes, la communication est abolie. Mais il ne faut se rendre la tâche difficile qu'en ce qui concerne les mobiles les plus profonds de la décision, du contenu qu'elle implique. Si l'un l'emporte grâce à la force plus grande de ses instruments psychiques, si on en vient même à user de moyens sophistiqués, la communication cesse. Dans la communication propre au combat existentiel, chacun met *tout* à la disposition de *l'autre*.

Rien de ce qu'on ressent comme important ne doit rester sans réponse dans la communication. En existant, je prends au sérieux l'expression de l'autre telle que je l'entends jusque dans ses nuances, et j'y réagis, soit que l'autre pose consciemment une question, même indirecte, et demande une réponse, soit qu'en fait il veuille instinctivement taire quelque chose et n'attende pas de réponse du tout; mais maintenant, il lui faut l'entendre. Ce que je dis moi-même est dans mon

esprit une question; je veux recevoir une réponse; mais jamais simplement pour contredire ou pour imposer quoi que ce soit. C'est le propre de la communication véritable de soutenir un échange illimité de questions et de réponses. Si la réponse ne vient pas sur le champ, elle reste une tâche à accomplir, qu'on n'oublie pas.

Comme le combat se livre sur un pied d'égalité, il y a déjà, dans le combat en tant que tel, une reconnaissance de l'autre, dans la mise en question, un consentement. C'est ainsi que, dans la communication existentielle, la solidarité s'avère précisément dans le combat le plus acharné. Ce combat, loin de séparer, est la voie par laquelle les existences se lient véritablement l'une à l'autre. C'est pourquoi il est de règle, dans cette solidarité, que les partenaires se fassent une confiance absolue, et que leur combat ne soit pas visible pour les autres, objectivement, comme s'il pouvait servir à fonder des partis. Il a pour objet la vérité de l'existence, non un résultat valable pour tous.

Enfin, on ne saurait parvenir à la véracité dans le combat de la communication, ni assurer la liberté réciproque d'existence à existence, sans reconnaître en même temps la réalité effective des lois propres de l'esprit et des pulsions psychologiques, qui poussent le sujet à se centrer sur soi et à s'isoler. Ces forces détruisent et enchaînent, elles entravent la libre activité de la communication qu'elles voudraient limiter ou soumettre à des conditions. Faute de connaître ces forces et de les dévoiler, l'homme ne peut les maîtriser. Certes, il peut, en des moments privilégiés de son existence en être libéré; mais il retombe sous leur tyrannie sans comprendre ce qui lui arrive.

4. COMMUNICATION ET CONTENU. Lorsque l'être humain, ayant traversé tout ce qui est extérieur, aborde l'autre être-soi en tant qu'être-soi, que les illusions se dissipent, que ce qui est véritable devient manifeste, on pourrait croire que le but ultime, c'est que l'âme désormais dévoilée, libérée de tout lien avec l'extériorité du monde empirique, ne fasse plus qu'un avec l'autre âme.

Pourtant, *dans le monde*, l'existence ne saurait rencontrer l'existence de façon immédiate; elle ne le peut que par le moyen terme des contenus. L'unisson des âmes a besoin de la réalité effective de l'action et de l'expression. La communication en effet ne s'actualise pas sous la forme d'une clarté permanente, sans obstacle, où elle jouirait de l'être bienheureux hors de l'espace et du temps, mais par le mouvement de l'être-soi dans le matériau de la réalité. Certes, à certains instants, c'est comme si le contact était immédiat; elle peut s'accomplir en transcendant toute réalité du monde. Mais même alors, l'étendue et la clarté du contenu, devenu objectif et maintenant transcendé, mesure encore le niveau de résolution que comporte en cet instant la communication véritable. Celle-ci prend son élan en participant aux idées dans le monde, aux tâches et aux buts.

Les hommes ont tendance à tenir déjà le contact immédiat pour une communication véritable; ils se sentent proches, simplement sur la base de sympathies et d'antipathies dont ils ne voient pas clairement les raisons. Du plaisir vital d'être ensemble aux tensions érotiques, de l'attrait exercé par la façon d'être d'autrui jusqu'à la limite où éclate la possibilité d'une appartenance intérieure réciproque avant même qu'un mot ait été prononcé, cette immédiateté traverse tous les niveaux et on peut à peine en embrasser l'étendue. Dans chaque cas, elle a quelque chose d'impersonnel et de typique. Il n'y a pas encore de réciprocité dans le mouvement du soi véritable. L'immédiateté s'achève déjà dans

le mouvement vital, et disparaît avec lui; ou alors, elle est seulement virtuelle et doit encore se manifester et faire ses preuves. Sans contenu, tout contact immédiat reste vide. La simple communauté vitale entre jeunes, la vie commune sans activité dans le monde, la camaraderie sans but et sans idée, la joie de vivre qu'on partage dans le jeu et le sport apportent une satisfaction spécifique au moment où on les vit. Mais cela n'est pas suffisant et laisse nécessairement insatisfait un être-soi pour qui vivre, c'est décider.

Deux êtres dont l'amour, transcendant toute chose extérieure, avait connu ses moments suprêmes, peuvent avoir ultérieurement tendance, même si leur être propre a été saisi de la façon la plus résolue, à transposer la communication amoureuse dans une immédiateté *nouvelle*, sur un plan purement intérieur, et à la cultiver comme telle. L'amour alors s'épuise. Il ne peut rester existentiel et en communication directe au fil du temps sans le moyen terme de ce qui est important dans le monde. Rechercher cela, c'est vouloir par la destruction passer outre à la dureté d'une réalité empirique qu'on n'a pas pénétrée, ou se confiner, au risque de s'abolir soi-même, dans la pure virtualité. C'est pourquoi l'amour le mieux fondé est celui dont ceux qu'il lie parleront le plus rarement.

*L'immédiateté du contact* est aussi bien origine que résultat de toute communication authentique. Son obscurité est la source des impulsions qui, dans le monde de l'action déterminée et de la pensée articulée, débouchent sur la clarté de l'être-soi. C'est sous cette forme que la communication, une fois établie, donne son atmosphère à toute objectivité de la réalité empirique, et reste disponible pour des réalisations nouvelles. On pose une fausse alternative lorsqu'on se demande si c'est le souci de la chose qui me conduit à l'âme de l'autre, ou si c'est à cause de l'âme de l'autre que la chose m'importe, du fait qu'elle le préoccupe. Dans le second cas, il se produirait un appauvrissement progressif, puisque les choses ne seraient que secondaires. Dans le premier en revanche, l'âme tomberait au niveau d'un sujet impersonnel, pour lequel ce sont les choses qui ont de l'importance. Comme l'âme et les choses, l'être-soi et le monde sont des termes corrélatifs, on se méprend en imaginant que la vie en tant qu'existence virtuelle pourrait se dissoudre dans la compréhension réciproque des âmes, tout comme on se méprend en supposant qu'elle puisse consister dans la reconnaissance réciproque de ce que chacun a accompli et des résultats obtenus. Sans contenus empiriques, la communication existentielle n'a plus de moyen terme pour se manifester; sans communication, les contenus empiriques se vident de toute signification. En prenant les contenus au sérieux, on donne à l'existence virtuelle sa réalité dans le monde; en reconnaissant que c'est l'être de l'existence virtuelle qui importe, on lève, dans la communication, le non-sens désolé qui pèse sur les contenus du fait de leur caractère éphémère et indifférent.

5. LA COMMUNICATION EN TANT QUE PROCESSUS EMPIRIQUE. Jamais la communication ne cesse d'être un combat. Le combat ne peut cesser que sur un point particulier, jamais dans son ensemble: car l'existence est infinie et, ne s'achevant jamais dans la phénoménalité, elle ne cesse de devenir, si loin qu'elle soit déjà parvenue.

Dans la solidarité de leur quête par le combat, les partenaires ne sont jamais que plus ou moins proches ou plus ou moins éloignés l'un de l'autre. La communication absolue en effet ne connaît dans le temps que la certitude de

l'instant; pour peu qu'on la retienne comme un résultat objectif, elle perd sa vérité. Elle ne reste vraie que dans la fidélité qui en découle. Ce qui advient d'authentique et de vrai est ce qui a le moins d'être permanent, et, dans le monde des phénomènes, ne fait qu'advenir et disparaître.

Il n'est pas donné aux hommes, justement s'il s'agit de l'essentiel, de saisir la vérité pour ainsi dire d'un coup. L'homme et son monde n'arrivent pas à maturité dans l'instant, *ils se conquièrent* à travers une suite de situations. L'homme doit passer par des prises de position provisoires, des demi-mesures, incomplètes, pour qu'elles se complètent, et aussi des positions extrêmes, pour qu'elles se renversent l'une dans l'autre. Qui veut seulement agir et parler correctement n'agit pas du tout. Il n'entre pas dans le processus et perd la vérité parce qu'il est irréal. Qui veut être vrai doit prendre le risque de se tromper, de se mettre dans son tort, doit pousser les choses à l'extrême ou les faire passer sur le fil du couteau pour que les décisions qu'il va prendre soient authentiques et réelles.

Comme personne ne peut donc exiger de l'autre ou de soi-même, dans le temps, la perfection, la solidarité existentielle demande *une lucidité réciproque*, non pour condamner et rejeter, mais pour tendre la main, précisément en cas d'échec et de confusion. Elle n'est certes pas laxiste; au contraire, elle est impitoyable dans ses exigences; mais elle reste consciente du fait qu'en exigeant elle pourrait se tromper. Dans la communication, l'exigence n'est pas destructrice comme une loi rigide; même lorsque l'être-soi véritable pourrait sembler presque perdu, c'est sa virtualité qui compte, et qui fonde précisément l'exigence. Transparaissant à travers tout ce qui est empiriquement visible, les virtualités se rencontrent, qui veulent s'assurer de leur être véritable par le processus de leur manifestation. Pour devenir soi-même, il faut entrer dans le processus par lequel l'un s'ouvre à l'autre afin que tous deux prennent ensemble leur élan vers un attachement absolu. La faute, c'est le superbe isolement d'un être-soi qui se ferme et qui, mettant fin au devenir, est comme un mort vivant.

Le but final dans la communication n'est pas connaissable. La question du succès peut avoir deux sens, selon qu'on entend par succès les réalisations et les objectifs atteints ensemble dans le monde, ou ce qui, par la décision, acquiert une actualité éternelle. Les réussites matérielles dans la réalité empirique visible doivent être reconnues, et elles peuvent être l'incarnation du succès existentiel, mais elles se dissolvent toutes dans l'absurdité de l'indéfini et de l'éphémère. Le succès existentiel, lui, ne connaît pas de critère objectif; seule la conscience morale de l'existence virtuelle le perçoit dans la solidarité de la communication. C'est dans la vie empirique que l'existence s'est actualisée comme un être-soi avec un autre être-soi, même si cette actualisation n'est réelle pour aucun savoir.

6. COMMUNICATION ET AMOUR. Dans la mesure où l'être-soi n'advient que dans la communication, nous ne sommes ni moi ni l'autre des substances ontologiques solides qui seraient là avant la communication. La communication véritable semble au contraire cesser justement au moment où je nous considère, moi et l'autre, comme consistants de cette manière; la communication entre nous ne serait alors qu'un contact sans effet essentiel pour l'être-soi, un contact entre des êtres au fond solipsistes.

C'est pourquoi l'avènement de l'être-soi par la communication a semblé être *une création ex nihilo*. Tout se passe comme si, entre les pôles de la solitude et de

l'union, de l'ouverture et de la réalisation, un combat solidaire, sans origine connaissable devenait possible, qui engendrerait l'être-soi. Et en effet, à toute affirmation dogmatique d'un être individuel persistant pour lui-même comme une monade fermée, il faut opposer la dialectique d'un devenir, dont les membres ne sont que ce qu'ils engendrent ensemble en tant que leur être-soi. Mais l'affirmation du devenir existentiel à partir du néant n'a de valeur que négative, en tant qu'elle s'oppose à la tentative d'une explication objective à partir d'une réalité empirique présupposée; elle n'est pas telle que l'être-soi puisse y reconnaître positivement son origine. La question à poser, au contraire, c'est dans quel sens il faut comprendre *ce qui précède* l'être de l'existence et qui se manifeste dans la communication comme être-soi.

Auparavant, il y a *la virtualité*, sous la forme d'une insatisfaction dévorante; c'est par elle qu'on se prépare à l'ami et qu'on devient capable, en se gardant de toute anticipation trompeuse, de le trouver. Auparavant, il y a aussi *une donnée empirique*: le hasard d'une rencontre qui se produit en fait dans le temps. Mais auparavant, il y a encore *la substance*, l'amour sans raison pour une personne. Pour l'observation *objective*, c'est le néant qui est l'origine de l'être-soi; mais pour *la conscience existentielle*, c'est la transcendance, qui prend dans l'historicité la forme préparatoire de l'insatisfaction, du hasard qui rend possible l'actualisation, de l'amour qui meut l'être-soi.

*L'amour* n'est pas encore communication, mais il en est la source, et il s'éclaire par elle. *L'unisson de deux êtres qui s'appartiennent l'un à l'autre*, incompréhensible dans le monde, rend sensible *un absolu*, qui *conditionne* désormais la communication et permet, seul, en elle le combat par amour livré avec une sincérité impitoyable.

L'amour est à chaque fois *unique*. Il vient s'incarner dans la réalité empirique de *ces* êtres individuels, avec *l'obscurité* qu'elle comporte. C'est comme si, à travers cette réalité phénoménale, l'être de l'origine se parlait à lui-même.

Le contact le plus profond a son lieu à soi dans la transcendance. La succession du temps est comme un dévoilement de ce qui est présence éternelle, retrouvailles de ceux qui sont déjà unis dans l'éternité. Plotin disait de l'Un qu'il est éternellement présent, et que l'homme, le plus souvent renfermé en soi, n'a besoin que de s'ouvrir à lui: car l'Un est toujours et n'est pas, ne vient pas et ne part pas -; le poète fait parler de même les amoureux:

Ne me dis pas bienvenu quand je viens,  
Ne me dis pas adieu, mon amour, quand je pars,  
Car jamais je ne viens quand je viens,  
Et jamais je ne pars quand je pars.

Moi et toi, séparés dans la vie, nous sommes un dans la transcendance, où nous ne nous rencontrons ni ne nous manquons; mais nous sommes ici, dans le devenir d'une communication en lutte, qui, à travers le danger, apporte ouverture et confirmation. Si l'unité est déjà là, c'est que le bond, de ce qui est déjà incompréhensible à ce qui est absolument impensable, a été accompli.

Ce qui, en revanche, apparaît dans la réalité temporelle des phénomènes, c'est *le mouvement* de l'amour. Il *jaillit* sans motif en ceux qui aiment et sont aimés; il

est vécu au départ comme une décision concernant l'être même de celui qui aime, puis comme une nécessité devenue certaine d'elle-même. Apercevoir l'être dans cette personne, c'est comme apercevoir l'être lui-même au fond du déroulement phénoménal de l'histoire. La voir, c'est la transfigurer, sans illusion. *Par la suite*, l'amour qu'on éprouve donne l'élan, celui dont on est l'objet lance l'appel, à l'être-soi véritable. La vie apporte les dures réalités qu'il s'agit de pénétrer, la communication permet l'ouverture, qui permet à l'être-soi de se trouver. En elle, chacun est redevable de tout à l'autre. Comme l'amour vrai est indissoluble, il reste la communauté de destin, l'expérience non seulement du danger et des pertes subies dans la vie et l'être-soi, mais aussi celle de l'échec radical au niveau de la phénoménalité.

Bien que l'amour soit certain de lui-même, l'être-soi peut être amené à douter de soi lorsqu'il s'égare dans *la confusion*: je crois aimer et pourtant l'emprise décidée de cet amour sur mon être paraît m'entraîner dans d'inextricables erreurs; l'érotisme, m'envahissant de toute sa puissance, produit en moi une unité vitale et spirituelle qui, vécue comme un événement conditionnel, n'engage pourtant pas absolument le moi tout entier; la fuite hors de la solitude me pousse à me saisir désespérément de l'autre, pour en faire, dans l'illusion, celui à qui je peux accrocher ma volonté d'engagement – je remplace alors le mouvement d'un amour véritable par l'attachement à une idole, épuisant parce qu'il m'oblige chaque jour à nouveau à me dissimuler ma déception; enfin, voulant par *possessivité* posséder en propre et préserver ce que je crois en même temps aimer et respecter, je ne peux pas véritablement aimer et respecter, ce qui m'oblige à recourir au jugement des autres sur mon amour et sur celui dont je suis l'objet, et si ce jugement est négatif, il m'atteint dans mon être propre. Aucune force qui entrave la communication ne peut être amour.

L'actualisation de l'amour dans une communication sans réserve, dans laquelle on s'engage totalement, est indestructible, ce qui signifie que la fidélité subsiste même à la fin. Mais *sans communication existentielle, tout amour est douteux*. Même si la communication n'est pas le fondement de l'amour, il n'y a pas d'amour qui puisse s'avérer sans communication. Lorsque la communication se rompt définitivement, l'amour cesse, parce qu'il n'a été qu'illusion. S'il a été réel, en revanche, la communication ne peut cesser, il lui faut seulement changer de forme.

La communication est *mouvement* chargé d'amour dans la condition temporelle; elle paraît viser l'unité, mais l'unité une fois réalisée, elle devrait cesser. Or comme il y a *deux êtres*, l'amour n'est jamais en repos. Ce qu'on peut penser comme étant un dans la transcendance, entraînerait, si on le tenait pour effectif dans la vie empirique et pour donné dans la transcendance, le dépérissement de l'amour, dont le processus serait aboli au profit d'une prétendue stabilité.

*L'amour, origine substantielle de l'être-soi dans la communication, peut engendrer l'être-soi à travers le mouvement par lequel il se révèle, mais il ne peut le laisser s'achever en un état définitif.*

## Déficiences de la communication

Comme la communication, dans la vie empirique, est en devenir, et non un état achevé, elle s'actualise dans la conscience de son insuffisance. Celle-ci prend des formes diverses: tantôt elle n'est qu'*un stimulant*, tantôt elle contribue elle-même de façon décisive au processus d'ouverture réciproque, tantôt, suscitant l'expérience d'*une limite* qu'on ne comprend pas, elle bouleverse la conscience de l'être.

1. EXPÉRIENCE INDÉTERMINÉE D'UN MANQUE DE COMMUNICATION. Dans l'adolescence, on fait l'expérience suivante, sans savoir encore ce que l'on veut: je refuse de me conformer intérieurement à l'amabilité sociale et à manifester un intérêt qui n'engage à rien, alors que quelque chose d'essentiel que je ne connais pas encore me reste fermé; – de me satisfaire d'un contact impersonnel avec les gens, à travers des thèmes purement objectifs, qu'on se contente, quelque agréable que soit la rencontre, de comprendre à distance; – de supporter la tyrannie des intérêts communs, qui nous réunit en tant que sujets empiriques selon le type de situation qu'ils créent et la reconnaissance réciproque qu'ils imposent, sans qu'on pénètre jamais en soi. Je prends constamment conscience de la distance qui me sépare des autres, qui, eux, semblent souvent ne pas s'en apercevoir: le sentiment de n'être concerné en rien devient d'autant plus fort lorsqu'on se trouve extérieurement proches et que les mots abondent.

Il y a dans cette attitude une attente fière qui ne veut céder à aucune illusion. Mais à la racine, il y a la conscience de manquer à ce qui est dû au prochain. Je ne me satisfais pas d'aimer et d'être aimé simplement au niveau de la cordialité et de la constance, en paroles, si ce rapport n'entraîne pas un processus sans fin dont tout semble dépendre et dont l'enjeu est de décider de mon être propre en même temps que de celui de l'autre. Je voudrais trouver *la parole* et je reste à la chercher: si nous mourons, la parole n'aura pas été dite, l'essentiel n'aura pas été fait ..., la communication absolue dans sa vérité ne s'est pas accomplie.

Des êtres humains proches l'un de l'autre pour avoir longtemps vécu ensemble ressentent pourtant, dans telle situation concrète, ce manque indéterminé sous la forme d'une souffrance face à l'écoulement de tout. Ils ne vivent pas l'instant privilégié où la certitude existentielle de la communication abolit à tel point la douleur provoquée par l'évanescence de tous les phénomènes dans le temps que ce deuil devant l'éphémère ne touche plus la conscience absolue qu'à sa limite. Ils ne connaissent qu'une communication virtuelle, et non pas une communication claire et actuelle. Dans la tristesse qui les gagne, il y a une nostalgie de la communication, mais paroles, actes et vérité ne sont pas vraiment présents. C'est comme s'il n'y avait rien de saisissable, aucun manque concret auquel on puisse remédier, aucune tâche qu'il faudrait assumer; on est bon l'un avec l'autre, on se parle, on est disponible, on se regarde; on ne veut pas être superficiel et on finit par se taire.

Les formes sous lesquelles des sentiments bien singuliers manifestent la douleur d'une communication virtuelle non actualisée sont innombrables. Ils agitent de façon très particulière ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain, et ne sont pourtant pas reconnus dans le monde; ils semblent être sans importance, bien qu'on puisse pourtant les interpréter comme étant l'appel